

l'humanité ignorante à entourer la naissance des grands hommes de circonstances miraculeuses. Le *Taikôki* ne peut occuper une place considérable dans la littérature, mais il est important à cause des documents contemporains qu'il contient, et il a fourni des matériaux à un certain nombre d'ouvrages subséquents qui portent des titres identiques ou similaires. Il fut écrit en 1625 par un auteur inconnu.

CHAPITRE II

LES KANGAKOUÇA (ÉRUDITS EN CHINOIS)

Vers la fin de la période Mouromatchi, le savoir au Japon avait atteint son niveau le plus bas. Hidéyoçi, au sommet du pouvoir et de la renommée, était un ignorant, comme en témoignent les lettres écrites par lui, et il éprouva de grandes difficultés à trouver des savants capables de conduire avec la Chine et la Corée les négociations qu'avait nécessitées son invasion de cette dernière contrée. Néanmoins il favorisa le savoir. Son successeur Iyéyasou (1603-1632) reconnut la nécessité de développer la science pour pouvoir édifier le nouveau système social et politique qu'il créait. Nous avons déjà mentionné le patronage qu'il accorda à l'imprimerie. Il établit aussi des écoles et s'intéressa grandement à la conservation et à la collection des livres imprimés et des manuscrits. Il fonda une institution spéciale dans laquelle un personnel de moines était occupé à recopier les archives de familles des daimios.

Parmi les érudits que patronna Iyéyasou le plus éminent fut FOUZIVARA SEIKOUA, né à Harima en 1560. Poète

lui-même, il descendait de Fouzivara Sadaiyé, qui s'était rendu fameux au XIII^e siècle par ses tanka. Dès l'enfance il donna de grandes promesses. Il reçut la tonsure, mais reconnut bientôt le néant de la doctrine bouddhique et s'appliqua diligemment à l'étude de l'ancienne littérature chinoise. Cependant, s'apercevant qu'il ne pouvait surmonter les difficultés causées par le manque de professeurs compétents et de textes convenables, il résolut d'aller en Chine pour y continuer ses études. Il était déjà parvenu à la province de Satsouma et il attendait le départ d'un vaisseau, quand intervint un de ces incidents d'apparence insignifiante qui exercent une influence profonde sur la destinée d'une nation. Il entendit, dans la maison voisine de l'auberge où il séjournait, un enfant lisant à haute voix un livre chinois. Ce livre lui était inconnu. S'étant informé, il apprit que le volume était un commentaire de Tchou-Hi sur « le Grand Savoir » de Confucius. Un rapide examen lui en révéla l'importance. Également charmé et surpris, Seikoua s'écria : « Voilà ce que j'ai si longtemps désiré. » Puis, il découvrit une collection complète des ouvrages philosophiques de Tching-Hao (1032-1085), de Tcheng-I (1033-1107) et de Tchou-Hi (1130-1200), fameux érudits chinois qui avaient exposé les doctrines de Confucius et de Mencius sous la dynastie Sung. Il fut si vivement impressionné par sa lecture qu'il renonça à son voyage en Chine et se consacra entièrement à l'étude de sa trouvaille.

Plus tard Seikoua fit la connaissance de Iyéyasou au camp de Nagoya, où Hidéyoshi faisait alors les préparatifs de sa fameuse invasion de la Corée. Iyéyasou reconnut son mérite et l'envoya fréquemment chercher pour lui expliquer les classiques. Mais Seikoua, offensé

d'être confondu avec le ramas des moines vulgaires, feignit d'être malade et, s'étant fait remplacer par son élève Hayaci Rasan, se retira dans un tranquille village près de Kiôto. Là des élèves s'empressèrent en grand nombre autour de lui, dont la plupart étaient fils de nobles de la cour ou daïmios. Il reçut aussi des offres flatteuses de charges officielles, qu'il déclina. En 1614, on lui offrit un poste dans une école que Iyéyasou projetait d'établir à Kiôto. Il l'accepta, mais des désordres intérieurs qui se produisirent peu après firent échouer ce projet. Seikoua mourut en 1619, dans sa cinquante-neuvième année. Il n'a rien laissé qui mérite d'être mentionné comme œuvre littéraire, mais il est difficile de trop estimer le service qu'il rendit à ses compatriotes en leur faisant connaître la littérature philosophique des érudits de la dynastie Sung. On peut mentionner son *Kana Seïri* comme exemple type de ses écrits. Ainsi que son titre l'indique, cet ouvrage a pour but de faciliter l'étude de la philosophie Sung aux Japonais.

Toute la littérature de la période Yédo est si entièrement pénétrée d'idées et de principes moraux basés sur ce système philosophique qu'il est nécessaire d'en donner ici un bref aperçu. Ceux qui désireraient l'approfondir davantage pourront le faire dans l'ouvrage de M^{sr} de Harlez : *l'École philosophique de la Chine*, et dans quelques excellentes études publiées par le Dr. Knox et d'autres dans le *Journal of the Asiatic Society of Japan* (1892).

La philosophie Sung, simple exposé des doctrines des anciens sages chinois, est en réalité un système essentiellement moderne d'ontologie, d'éthique, de philosophie naturelle et de principes de gouvernement, sujets qui sont inséparables dans l'esprit des Chinois.

Selon Tchou-Hi, l'origine, la cause de toute chose est *Taïkhi* (en japonais *Taïkyokou*) ou le Grand Absolu. L'énergie développée par son mouvement produisit le *Yang* (en japonais *Yô*), et, quand il cessa, le *Yin* (en japonais *In*) en fut le résultat. Le *Yang* est le principe mâle actif, positif, créateur de la nature, tandis que le *Yin* est considéré comme passif ou réceptif, négatif et femelle. Par l'action mutuelle de ces deux principes, le Cosmos fut formé du Chaos, le *Yin* se manifestant par l'agrégation du sédiment impur ou terre, tandis que la partie plus pure et plus légère représentant le *Yang* s'éleva et forma le ciel. Le *Yin* et le *Yang* sont aussi la source des cinq éléments : l'eau, le feu, la terre, le métal et le bois. Chacun de ces éléments a sa fonction propre, du parfait accomplissement de laquelle dépend la succession régulière des quatre saisons et des phénomènes en général. Ces processus se continuent éternellement. Il n'y a dans ce système rien de semblable à une création. L'énergie qui produit tous ces résultats s'appelle en chinois *K'é*, en japonais *Ki* (souffle). Elle suit des lois fixes nommées *Li*, en japonais *Ri*. La nature précise de ces deux dernières conceptions a été élucidée (ou obscurcie) par maints volumes de dissertations en chinois et en japonais.

Tchou-Hi parle peu du *Ten* (ciel), qui est remplacé dans sa philosophie par le *Taïkhi*, plus impersonnel. Mais au Japon, comme avec Confucius et Mencius, le *Ten* a l'importance prépondérante. C'est la plus grande approximation de la Divinité que permettent les habitudes d'esprit essentiellement impersonnelles de ces nations. Le *Ten* ou *Tendô* (le chemin du ciel) connaît, dirige, récompense, punit, se courrouce, et il est considéré avec respect et gratitude. Mais il manque à cette conception l'idée de divinité personnelle telle que nous la compre-

nons. Quoi qu'il en soit, il n'y a au Japon aucun temple consacré au *Ten*, aucune litanie ni aucun rite d'adoration.

L'éthique, dans le système de Tchou-Hi, est une branche de la philosophie naturelle. A l'ordre naturel des saisons correspond l'action juste chez l'homme (considéré comme le couronnement de la nature), dans ses relations de souverain à sujets, de parents à enfants, de frère aîné à frère cadet, de mari à femme, d'ami à ami. Il est astreint à la fidélité envers son souverain, à l'obéissance envers ses parents, au respect envers son frère aîné. L'affection doit caractériser les relations du mari et de la femme, et la confiance celles d'un ami avec son ami. L'homme doit aussi montrer dans sa conduite les cinq vertus : bonté, droiture, bienséance, intelligence et bonne foi. La même combinaison d'éthique et de science naturelle est impliquée dans la doctrine de Confucius quand il dit que le commandement du ciel est appelé disposition naturelle; l'accord avec cette disposition naturelle s'appelle : le sentier (du devoir); les directions pour suivre ce sentier sont appelées aussi instruction. Le cœur de l'homme est naturellement bon. D'une façon semblable Kioussô, savant japonais qui exposa la philosophie de Tchou-Hi, déclare que : « l'homme fait sien le cœur du ciel et de la terre » (nous dirions : le cœur de la nature).

Les principes de gouvernement trouvent aussi leur place dans cette philosophie. Si le souverain pratique en personne les vertus ainsi décrites, le peuple imitera naturellement son exemple, et un bon gouvernement en résultera. Mais la nécessité de dispenser avec justice les récompenses et les punitions, d'encourager les sages à conduire le peuple dans le droit chemin et de n'accorder

les emplois qu'avec des intentions pures ne cesse d'être préconisée.

Les Japonais n'ont ajouté que peu ou rien à la philosophie de Tchou-Hi. C'est dans ses applications que le génie national se révèle, et plus spécialement dans l'importance relative attachée aux diverses obligations morales qui incombent à l'homme.

C'est ici qu'il nous faut chercher une réponse à la question qui se pose à tous ceux qui s'intéressent aux Japonais, à savoir : dans quelle mesure leur caractère national diffère-t-il de celui des nations européennes?

Leurs vices et leurs vertus sont, somme toute, les mêmes que les nôtres. C'est dans leur « Table des Préséances Morales », que nous découvrons quelques différences frappantes. L'exemple le plus remarquable est celui de l'importance prédominante assignée à la loyauté qui, dans les idées morales de cette période, éclipse et rabaisse toutes les autres obligations. Ce n'est pas tant la soumission respectueuse due au mikado par tous ses sujets, bien que cela fût impliqué en théorie, que l'obéissance des daïmios aux Sôgouns, et, à un degré plus haut encore, des membres de la classe à deux sabres à leurs chefs immédiats. Une obéissance aveugle, un dévouement absolu à son seigneur féodal était le devoir le plus sacré du samourai. Le vassal était non seulement obligé de donner sa vie joyeusement pour son seigneur, mais de sacrifier la vie et l'honneur de ses proches les plus chers. L'histoire de la littérature japonaise fourmille d'exemples qui montrent jusqu'à quelle extrémité était poussée cette vertu, non pas seulement en théorie, mais en pratique. C'est là l'explication de maints actes de barbarie tels que celui de Nakamitsou, héros favori du drame et de l'histoire, qui mit à mort son fils

innocent et substitua sa tête à celle de l'héritier de son seigneur, qui s'était rendu coupable d'un crime capital. Aussi bien, à cette vertu s'associaient un courage invincible, un respect fidèle et une abnégation désintéressée, poussés à un point qui ne se rencontre que dans l'ancienne Rome. Le système politique dont cette vertu était le soutien essentiel appartient maintenant au passé. daïmios et sôgouns n'existent plus, mais ceux qui connaissent le Japon d'aujourd'hui discernent promptement cette même qualité dans l'esprit de zèle et de patriotisme apporté à l'accomplissement des charges publiques, qui distingue honorablement les descendants des anciens samourais.

La piété filiale vient immédiatement après la loyauté dans l'échelle des vertus japonaises. L'État étant composé de familles, si la famille est mal dirigée, l'État ne peut être bien gouverné. Si l'enfant désobéit à ses parents, il ne pourra vraisemblablement être un sujet loyal et fidèle quand il arrivera à l'âge d'homme. De là, au point de vue politique, la nécessité de la piété filiale. Il n'est pas nécessaire de s'étendre plus longuement sur l'extrême importance accordée à cette vertu, tant en Chine qu'au Japon.

Parmi les principaux devoirs d'un samourai ou d'un enfant envers ses parents, était celui de la vengeance. L'oubli des injures n'avait pas de place dans le code moral accepté par les Japonais à cette époque. Aucune obligation plus rigoureuse ne leur incombait que celle d'exercer une vengeance terrible pour la mort ou la disgrâce imméritée d'un parent ou d'un seigneur. Il y a maints exemples, fort authentiques, que cette règle n'était pas seulement théorique, mais était observée dans la vie réelle. Elle s'appliquait aux femmes aussi bien qu'aux

hommes, bien que dans leur cas, comme dans celui des classes inférieures de la société, elle fût considérée plutôt comme un appel vers la perfection. Si elles s'élevaient jusqu'à cet héroïsme, elles en étaient d'autant glorifiées. La fiction et le drame du Japon moderne sont pleins d'histoires de vengeance (*Kataki-outchi*), et cette passion occupe la place d'honneur que les romanciers européens accordent à l'amour.

En regard des obligations imposées par la loyauté et le devoir filial, la vie était considérée comme sans valeur. Si nous nous rappelons les influences bienfaisantes auxquelles le bouddhisme soumit si longtemps le Japon, et l'ancien caractère national réfléchi par la littérature doucement sentimentale de la période Heian, le mépris de la vie humaine qui envahit l'histoire et la fiction pendant la période Yédo est singulièrement remarquable. Ce sentiment apparaît très évident dans l'éthique du suicide. Le code moral de ce temps ne contient aucune sanction contre le meurtre de soi-même. Au contraire, innombrables sont les occasions où un samouraï était dans l'obligation de se suicider. De graves insultes sans vengeance possible, de grossières bévues, des erreurs de jugement ou même un simple insuccès dans une fonction officielle, des crimes sans aucun caractère déshonorant, tout cela imposait la nécessité du suicide, ou du moins en faisait le parti le plus honorable à prendre. Si un samouraï avait quelque observation à présenter à son seigneur pour un acte de mauvaise administration, il accentuait fréquemment sa remontrance par le suicide. Le cas des quarante-sept Rônins qui se tuèrent ensemble sur le tombeau de leur maître, après avoir accompli une vengeance sanguinaire sur son ennemi, est connu de tous ceux qui ont lu les *Tales of Old Japan*

de Mr. Mitford. Un autre exemple admiré est celui du gouverneur de Nagasaki, qui, en 1808, se suicida, à la manière habituelle, parce qu'il ne put capturer et détruire un vaisseau de guerre anglais qui avait bravé son autorité. On peut citer aussi le cas du dernier des Sôgouns. Quand on le dépouilla du pouvoir en 1867, il fut pressé par un membre de son conseil de sauver l'honneur de sa famille par un suicide volontaire. Il refusa catégoriquement de le faire et quitta la salle. Sur quoi son fidèle conseiller se retira dans une autre partie du palais et accomplit solennellement le *hara-kiri* (littéralement : ventre coupé). La liste est interminable des suicides, des menaces ou tentatives de suicides d'hommes, de femmes, et d'enfants qu'on rencontre à la scène ou dans le roman. La nature humaine étant partout la même, les devoirs provenant des relations des sexes sont essentiellement les mêmes au Japon qu'en Europe. La chasteté, chez l'homme et chez la femme, est pour eux, comme pour nous, une vertu. Mais, pendant la période Yédo, elle fut repoussée au second plan par les droits plus exigeants de la loyauté et de l'amour filial. En théorie, un homme ne devait avoir qu'une seule femme. Dans le cas des chefs de grande maison, une ou même plusieurs concubines étaient permises, mais seulement dans l'intention sincère d'avoir des enfants. La licence vulgaire était condamnée, et, chez les fonctionnaires, elle était frappée de peines sévères.

La position de l'épouse, comme celle des femmes en général, fut pendant la période Yédo fort différente de ce qu'elle avait été aux époques précédentes. Les notions chinoises de la sujétion et de la réclusion, autant que possible absolues, du sexe firent de grands progrès. On n'entendait plus que rarement parler des femmes dans

la vie publique, et elles disparaissent complètement de la littérature, fait significatif si nous nous rappelons les chefs-d'œuvre féminins de la période Heian. Le premier devoir d'une femme était d'être obéissante et fidèle à son mari. Les mariages des veuves n'étaient pas absolument interdits, mais les femmes qui refusaient de contracter une seconde union étaient hautement louées, et quand le mot « chasteté » se rencontre dans un livre japonais, c'est généralement à cette forme de vertu qu'il s'applique. Une épouse était obligée de venger le meurtre de son mari et, dans la fiction tout au moins, il lui était permis de sacrifier son honneur dans ce but louable. Quelques écrivains et voyageurs européens parlent de la réputation des femmes comme d'une chose sans importance au Japon. C'est pure sottise. Mais on ne peut guère nier que la chasteté, en ce qui les concerne plus particulièrement, ne tienne dans l'échelle des vertus japonaises une place inférieure à celle qu'elle occupe dans les pays chrétiens. Selon le code de moralité des romanciers et des dramaturges, il est permis, et même obligatoire pour une jeune fille, de se laisser vendre comme prostituée pour soutenir ses parents indigents. Les faits de ce genre sont fort communs dans leurs œuvres.

La courtisane occupe une place prééminente dans la littérature de la période Yédo, et, au Japon comme ailleurs, les écrivains n'ont pas manqué de faire de leur mieux pour entourer cette profession d'une auréole romanesque. Mais, somme toute, ainsi que Mr. Mitford l'a montré, l'opinion japonaise est saine à ce sujet. Il peut y avoir quelque différence de degré, néanmoins on ne peut douter que le sentiment avec lequel la prostitution est considérée par eux et par nous soit, en substance, identique. Le proverbe : « Quand vous trouverez une cour-

tisane honnête et un œuf à quatre bouts, la lune paraîtra le dernier jour du mois (lunaire) », indique très clairement l'opinion générale sur cette classe de femmes.

La piété, par quoi il faut entendre la dévotion aux pratiques religieuses bouddhistes, ne fut pas tenue en très haute estime sous les Tokougava, et, à aucune période de leur histoire, elle n'est une vertu distinctive du caractère japonais.

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer longuement les cérémonies et les minuties extrêmes qui caractérisaient tous les faits et gestes d'un Japonais bien élevé, sa susceptibilité sur le point d'honneur et son culte du sabre, qu'il considérait comme une sorte d'incarnation de l'esprit samouraï. Il n'est pas nécessaire non plus de nous étendre sur les vertus de frugalité, de sobriété, d'honnêteté et de libéralité qui occupaient au Japon le même rang qu'en Occident. Les devoirs des supérieurs envers leurs inférieurs, d'un seigneur envers son vassal, d'un père envers son fils, d'un époux envers sa femme, peuvent aussi être regardés comme pareils aux nôtres. Bien qu'il y insiste moins souvent, le moraliste japonais ne les passe en aucune façon sous silence.

A mesure que le temps s'écoula, le code de morale tiré des enseignements des philosophes chinois et appliqué à leurs disciples japonais gagna en précision et en détails. Mais ce qui, primitivement, avait été une influence saine et vivifiante devint un fardeau pour la nation. Il pesa lourdement sur les samouraïs, dont toutes les actions étaient réglementées par une étiquette minutieuse d'une manière fatale à toute initiative ou liberté personnelle. Bref, le grand défaut du Sôgounat fut l'abus de la réglementation dans toutes les diverses branches de l'activité humaine. Je me promenais un jour avec le feu comte

Téracima, alors ministre des affaires étrangères, dans l'une de ces merveilleuses créations de l'art du jardinier paysagiste qui abondent à Tokio. Il me montra, au bord d'un lac artificiel, un bouquet de sapins qui avaient été émondés et façonnés par des générations de jardiniers en des formes bizarres et rabougries mais non déplaisantes. « Voilà, dit-il, un emblème de la nation japonaise sous le Bakoufou (Sôgounat). Voilà ce que l'érudition chinoise avait fait de nous. »

Il y a dans ce type d'humanité beaucoup de choses qu'il est difficile pour un Européen de comprendre et d'apprécier. Les Japonais de l'ancienne période classique sollicitent plus vivement nos sympathies. Hérodote et Platon eux-mêmes, si éloignés qu'ils soient de nous, sont néanmoins par leurs idées, leurs sentiments et leurs principes moraux incommensurablement plus près d'un Européen moderne que les Japonais d'il y a cinquante ans.

Fouzivara Seikoua fut le précurseur d'une longue série de Kangakouça. Ses élèves enseignèrent à leur tour et transmirent leur savoir à d'autres. Il est difficile de donner une idée de l'ardeur qui, au xvii^e siècle, poussa les Japonais à acquérir l'érudition. On ne peut la comparer qu'à la passion de savoir qui s'est emparée de l'Europe depuis ces derniers trente ans.

Suivant l'exemple du grand fondateur de leur dynastie, les Sôgouns Tokougava encouragèrent les études par tous les moyens en leur pouvoir. Ils fondèrent des bibliothèques et des collèges, prirent à leur charge le traitement des professeurs et dispensèrent généreusement leurs faveurs à tous les érudits éminents. Tsounayoci, le cinquième Sôgoun Tokougava (1680-1709), homme d'État assez terne, était passionnément épris de science. Il alla

même jusqu'à faire des conférences sur les classiques chinois devant des auditoires composés de daïmios, de hauts fonctionnaires, de prêtres sinto et bouddhistes. Ce fut de son temps que Yédo devint définitivement un centre littéraire.

Les daïmios à leur tour rivalisèrent pour attacher à leurs services les Kangakouça les plus distingués et en fondant des écoles pour l'enseignement des classiques, de l'histoire et des langues chinoise et japonaise. Le peuple non plus ne fut pas négligé. Presque chaque temple eut un *terakoya* où les enfants des paysans, des artisans et des commerçants pouvaient apprendre la lecture, l'écriture et l'arithmétique.

Il est impossible de mentionner tous les Kangakouça fameux à cette époque et d'énumérer leurs fort volumineux écrits. Ils ne peuvent prétendre à un haut rang en littérature. Quelque attention est due cependant à Hayaci Rasan appelé aussi Dôçoun avec une demi-douzaine d'autres noms qu'il est inutile de reproduire ici. Tous les Kangakouça s'accordaient une profusion de surnoms pour le plus grand embarras des bibliographes et des historiens de la littérature japonaise.

Dôçoun (1583-1657) était élève de Seikoua. Ce fut un savant consciencieux et qui ne passa jamais une journée sans lecture. On raconte qu'un jour, obligé de fuir sa demeure à cause d'un incendie il prit quelques livres dans son *kago* et continua en route son travail d'annotations. La liste de ses publications comprend cent soixante-dix traités séparés, la plupart d'un caractère scolastique ou moral. On y ajoute aussi divers mémoires utiles à l'historien et cent cinquante volumes de mélanges et d'essais. Il occupa une situation officielle dans le gouvernement des Sôgouns, qui l'employait à

rédiger des lois et à donner son avis sur des questions embrouillées dont la solution réclamait un profond savoir. Il fut le premier d'une longue lignée de fonctionnaires Kangakouça qui se continua jusqu'à la chute du Sôgounat en 1867.

Son fils Hayaci Siounsaï (1618-1680) compila vers 1651 une histoire du Japon intitulée *O-daï-itchi-ran*. C'est à tous égards une production fort médiocre. Elle n'est mentionnée ici que parce qu'une traduction française par Klapproth en fut publiée en 1835 par l'« Oriental Translation Fund ».

Laissant de côté un certain nombre d'érudits honorés à juste titre dans leur pays pour les services qu'ils rendirent à la science, nous arrivons à KAIBARA EKIKEN (1630-1714), qui naquit à Foukouoka dans Tchikouzen et dont la famille était attachée héréditairement à la maison des daïmios de cette province. Son père occupait un emploi officiel comme médecin et Ekiken lui-même acquit quelque habileté dans l'art de la médecine. Son premier professeur fut son frère aîné, sous la direction duquel il fut détourné d'un certain penchant pour le bouddhisme et se consacra à l'étude des classiques chinois. Quand il fut arrivé à l'âge d'homme, il alla résider à Kiôto, où il profita des enseignements de Kinocita Zounan et autres savants. Cependant il ne suivit d'une façon régulière l'enseignement d'aucun professeur. Après trois ans passés à étudier, il retourna dans sa province, où il remplit honorablement des fonctions officielles sous trois daïmios successifs, jusqu'en 1700, date à laquelle il se retira avec une pension. Il alla résider à Kiôto, où il passa le reste de ses jours. Sa femme fut, dit-on, une personne accomplie, qui l'accompagna dans ses voyages à travers le Japon et l'aida dans ses travaux littéraires.

Ekiken fut un écrivain abondant et, dans le cours de sa longue vie (les Kangakouça étaient d'une longévité remarquable), produisit plus de cent ouvrages différents, comprenant des traités de morale, des commentaires sur les classiques chinois, de savantes dissertations sur la philosophie japonaise, des travaux sur la botanique et des relations de voyage. Son seul objet en écrivant était d'être utile à ses compatriotes et son style, ferme et viril, est entièrement dénué d'ornements de rhétorique et de ces frivolités de langage que se permettaient volontiers les romanciers et les dramatises de son temps.

Il se servait du Kana ou écriture phonétique indigène, afin de mettre ses enseignements à la portée des enfants et des ignorants. Bien qu'il ait été peut-être le plus éminent savant de son temps, il n'y a pas chez lui la moindre trace de pédantisme. Nuls livres japonais ne sont plus aisés à comprendre que les siens. Leurs défauts principaux, très communs chez les écrivains de la période Yédo, sont la diffusion et la répétition.

En tenant compte de l'époque et du pays, les écrits de Ekiken sont pleins d'une moralité excellente, de simplicité et de sens commun. Il est impossible d'estimer trop haut leur influence et les services que leur auteur a rendus à son pays par ses enseignements.

Les aphorismes suivants détachés du *Dôzikoun*, traité sur l'éducation, composé par lui à l'âge de quatre-vingts ans, donneront quelque idée de ses qualités. Ils ont été quelque peu abrégés par la traduction.

Dans les maisons des grands, il faudrait dès le début attacher aux enfants des personnes habiles et bonnes. Les pauvres eux-mêmes devraient avoir soin, en tant que leur position le permet, que leurs enfants ne fréquentent que d'excellentes personnes. Tel est l'enseignement des sages [chinois].